

GÉORGIE AU PAYS DES ENFANTS DISPARUS • CÉDRIC GROLET RENCONTRE AVEC LE PÂTISSIER QU'ON ADORE DÉTESTER

Society

QUINZOMADAIRE LIBRE ET INDÉPENDANT



TRUMP

LE MONDE

LE PLAN SECRET

**DE TRUMP ET SES LIEUTENANTS
POUR RENVERSER LA DÉMOCRATIE**

DU 25 AVRIL AU 8 MAI 2024

L 13188 - 229 S - F: 4,50 € - RD

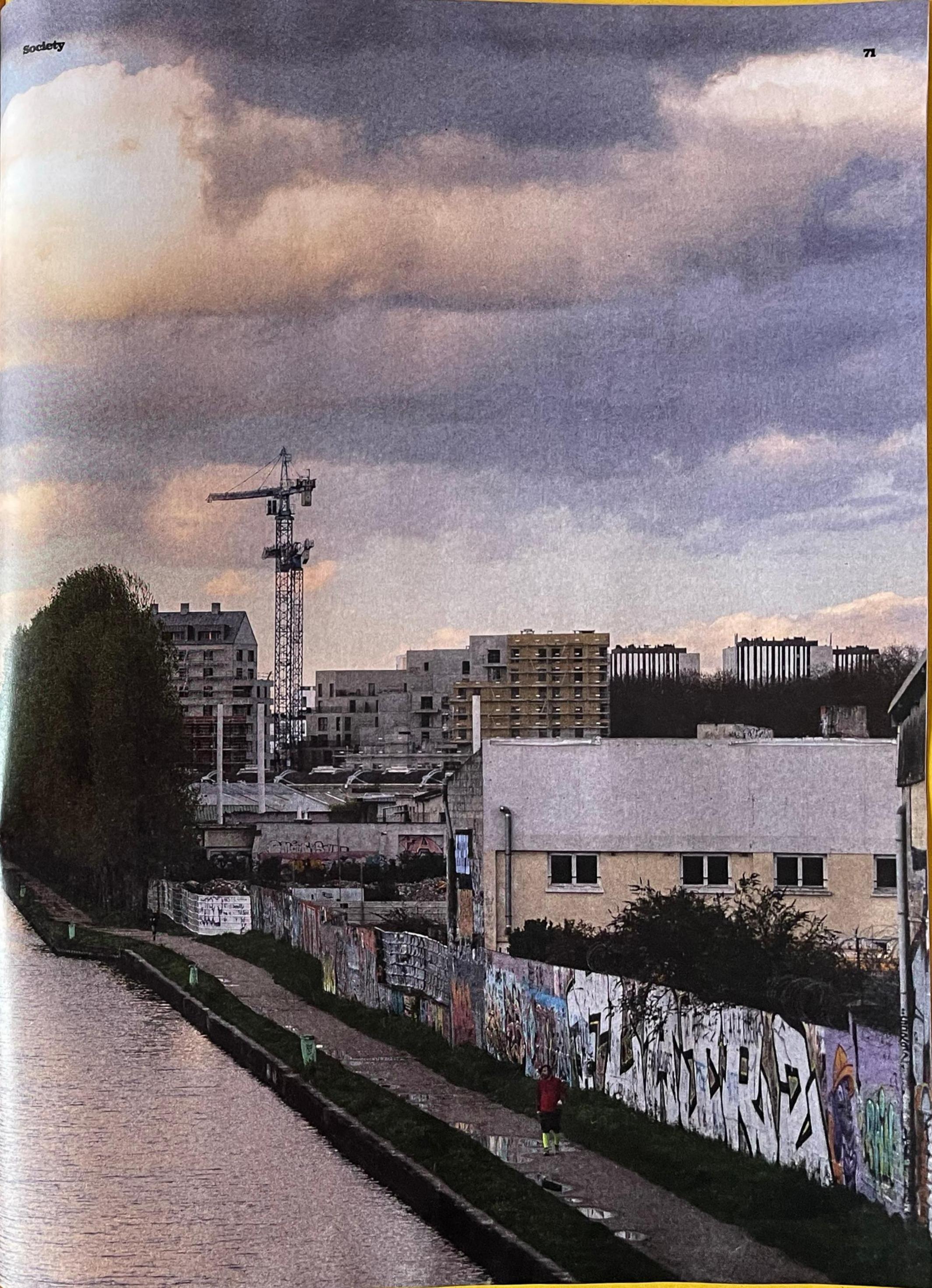


CANAL DE L'OURCQ HISTORIQUE

S'il est un lieu du Grand Paris qui se transforme à vitesse grand V, c'est bien le **canal de l'Ourcq**, qui part du XIX^e arrondissement et traverse la Seine-Saint-Denis. Une quinzaine de kilomètres où les usines désaffectées laissent place à des immeubles flambant neufs, et où tout un patrimoine du graffiti s'apprête à disparaître. Alors que, paradoxalement, le street art est désormais partout.

PAR VINCENT BERTHE ET GNAMÉ DIARRA, À PANTIN, ROMAINVILLE, NOISY-LE-SEC, BOBIGNY ET BONDY / PHOTOS: RENAUD BOUCHEZ POUR SOCIETY





Ce jour de février, aucune grue, aucune pelleuse. Pas un bruit. Il fait froid, et la neige – qui tombait dru encore la nuit dernière – n’a pas totalement disparu des berges. De fines couches de glace parsèment la surface de l’eau et éblouissent, soleil aidant, les rares badauds qui tentent de se frayer un chemin sans se retrouver les quatre fers en l’air. De l’autre côté de la rive, les équipements de musculation à l’entrée du parc de la Bergère sont – chose rare – délaissés. Un message y est écrit à la va-vite au feutre noir: “Darmanin, violeur!” Si l’allégation se veut frappante, le style l’est beaucoup moins. Ce qui n’est pourtant pas dans les habitudes du coin. Car le long du canal de l’Ourcq, ce sont surtout les tagueurs et les graffeurs qui sont maîtres des lieux. Partout, des deux côtés du cours d’eau, une profusion de lettrages, de personnages, de formes bizarroïdes et de couleurs aimantent le regard. Partout? Plus vraiment: un large pan de mur vient récemment d’être détruit. Pas moins de 150 mètres abattus d’un coup. Un mur qui avait pourtant une sacrée histoire, longtemps témoin du glorieux patrimoine industriel de la Seine-Saint-Denis avant de se transformer, au gré des fermetures d’usines, en terrain d’expression XXL pour le mouvement graffiti. C’est en effet ici, entre Bobigny et Noisy-le-Sec, il y a une trentaine d’années, qu’un peintre et enseignant en arts plastiques du nom de Jacky Lafortune a inauguré ses ateliers Craie-Action, des initiations au dessin de rue. Lafortune officiait alors à Paris 8, surnommée la “fac hip-hop” pour avoir été la première à introduire cette culture entre ses murs. Au pied des usines et pour la première fois, étudiants en art, tagueurs et graffeurs se réunissent alors au canal de l’Ourcq. “On nous foutait la paix. La police n’intervenait pas ou très peu, alors que dans Paris, c’était impossible”, se rappelle le pionnier.

Cette galerie à ciel ouvert, qui n’a cessé de s’étendre au fil des décennies, est désormais condamnée à la fermeture. Une fin programmée depuis 2007, année où était lancé, dans le cadre du Grand Paris, l’un des projets de rénovation urbaine les plus ambitieux d’Île-de-France: la Plaine de l’Ourcq, un chantier de 500 hectares qui prévoit la création, d’ici 2030, de 8 000 logements le long du canal prêts à accueillir 30 000 nouveaux habitants, ainsi que de nombreux commerces, bureaux et

espaces culturels. Les premiers coups de pioche ayant commencé en 2014 et les chantiers étant menés tambour battant, le paysage a déjà largement été bouleversé, au point qu’un article du *New York Times* de 2015 évoquait les lieux comme “la version française de Williamsburg”, cet ancien quartier industriel devenu le plus hype de Brooklyn. La réalité semble accorder quelques crédits à l’audacieuse comparaison. À Pantin, se trouve désormais le Centre national d’art contemporain, tandis que Romainville, plus au nord, se targue d’accueillir un pôle culturel de 11 000 mètres carrés baptisé Komunuma. Tous deux inaugurés en 2019. Quant aux abords du canal, là où les gamins des alentours aimaient autrefois pêcher l’écrevisse, les bars servant à la pression des bières artisanales détonnent de moins en moins dans le paysage.

Au début des années 2000, la peinture envahit tout: les murs, les piliers de pont, les rambardes de passerelle, les bancs, les panneaux de signalisation... Le canal devient alors “le plus gros Hall of Fame de France”

Achévé en 1822 afin d’alimenter la capitale en eau potable et faciliter le transport de marchandises, le canal de l’Ourcq n’en est pas à sa première métamorphose. Les abords bucoliques des débuts ont rapidement laissé place aux manufactures, aciéries et autres cimenteries durant la révolution industrielle, jusqu’à un lent et inexorable déclin entamé dès la seconde moitié du xx^e siècle. Aujourd’hui, il ne reste que quelques vieux entrepôts et des alignements de friches aux murs plus ou moins décrépits, attendant opérations de terrassement et érection prochaine d’immeubles avec vue plongeante sur le

canal. Au loin, plus au nord, les grands ensembles du quartier Pablo-Picasso de Bobigny rappellent une autre époque, celle où l’architecture des tours et des dalles en béton misait avant tout sur le fonctionnel, au mépris de tout esthétisme. Entre ces deux quartiers, ces deux visions de la ville, ces deux populations à la sociologie bien différente, on a pris soin de jeter des ponts. Des passerelles, pour être exact. Deux permettent déjà d’aller d’une rive à l’autre, presque d’un monde à l’autre. Après celles de Bobigny et Noisy-le-Sec, on en attend bientôt une troisième à Bondy. Outre leur activité communicante, ces passerelles font aussi office de frontière nette, presque brutale, entre ce qui a été et ce qui vient. C’est le cas à Bobigny, avec la passerelle Pierre-Simon-Girard, du nom de l’ingénieur chargé par Napoléon Bonaparte de la construction du canal. L’ouvrage d’art de 35 mètres a beau voir sa peinture déjà s’écailler, il n’en est pas moins la porte d’entrée d’un tout nouveau quartier où aucun tag ni graff n’a droit de cité. Grand habitué du canal, connu notamment pour ses portraits d’inconnus croisés dans la rue, le graffeur Disek ne cache pas son blues: “Cela fait des années qu’on se dit que c’est bientôt la fin, qu’ils vont tout détruire... Il semble que ce soit le cas pour de bon. Un paquet de souvenirs vont disparaître d’un coup.” Autre grand nom des environs, son homologue Vision, lui, se veut plus philosophe: “C’est dans l’ordre des choses et c’est déjà bien qu’un terrain aussi big ait existé aussi longtemps. Trente piges, quand même!”

Le canal s’inscrit dans la longue lignée des gros spots de graffitis à Paris et au-delà du périph. Le plus souvent, des immeubles laissés à l’abandon, des terrains vagues, des friches industrielles... Contrairement à New York, c’est là que le mouvement a commencé, et non dans le métro. “On ne faisait que ça: explorer la ville dans ses moindres recoins, se faufiler entre les palissades, escalader des murs, être les premiers à trouver”, éclaire Vision. À chaque époque, son ou ses hauts lieux. Dès la seconde moitié des années 1980, les initiés ont déjà des premiers points de chute: au sud, le parking souterrain inachevé de Mouton-Duvernoy; au centre, les palissades du Louvre camouflant une pyramide de verre alors en construction; et plus à l’ouest, le Terrain vert de Nanterre. Puis les entrepôts des Grésillons à Gennevilliers,



Parc de la Bergère, Bobigny.

le quartier des Frigos dans le XIII^e, les Magasins généraux à Pantin, l'usine Babcock à la Courneuve... Parmi toutes ces zones d'expression libre, il en existe peut-être une, dans le nord de Paris, plus mythique que les autres: le fameux terrain vague de La Chapelle, ou "de Stalingrad", à équidistance des deux stations de la ligne 2. Le long des rails de la gare de l'Est, cette friche, où siège désormais un centre de tri postal sans



charme, marque les prémices de la culture hip-hop en France. C'est là, au milieu des gravats, que le DJ Dee Nasty organise, chaque samedi d'août à novembre 1986, les premières *block parties* parisiennes. Breakers, smurfeurs, beatboxers, apprentis MC... De Solo d'Assassin à NTM en passant par Stomy Bugsy ou MC Solaar, tous les futurs grands noms sont là. Les premiers graffeurs aussi. "C'était magique, des tags, des graffs partout, un sol recouvert de bombes de peinture rouillées..." se souvient le graffeur Junk. Son confrère Sect, qui faisait le chemin depuis Puteaux, prolonge: "Il faut remettre ça dans le contexte de l'époque. Paris n'était pas encore beaucoup graffée. Là-bas, t'en prenais plein les yeux, c'était comme aller au musée." Sur ce qui délimite 4 500 mètres carrés de terrain, seuls les plus forts ont alors la légitimité pour peindre. Les novices, eux, se contentent de regarder. C'est le cas de Lek, qui habite pourtant juste à côté. "On appelait ça 'le petit ghetto', c'était un peu chaud et valait mieux pas y aller seul. C'était l'époque des bandes, y avait des danseurs, des tagueurs, mais aussi des mecs qui venaient chercher des embrouilles... Une tension un peu constante."

Le mot dépouille est alors à la mode: se faire taper sa paire de baskets, son blouson ou sa casquette à la sortie du lycée est un risque quotidien. Le milieu du graff n'échappe pas à la tendance. Le quartier Saint-Ambroise, dans le XI^e arrondissement, est ainsi rebaptisé par certains "Sainte-Embrouille". S'y trouve une boutique de bombes très prisée: le All City Paris. Zdare, un des graffeurs les plus actifs actuellement sur le canal, se souvient: "La station de métro était juste devant un petit parc. Les mecs qui n'avaient pas envie de payer leur peinture attendaient là. Quand ils te grillaient avec un sac à la sortie du magasin, t'avais intérêt à courir vite." Il garde notamment en mémoire ce jour où il s'est réfugié, le souffle court, chez un épicier, qui lui a tendu un couteau pour se défendre. À la sortie de Polymex, magasin tout aussi couru et alors situé à Jaurès, dans le XIX^e arrondissement, il suffisait aux infortunés clients de lever les yeux au ciel pour vérifier d'un air inquiet si, oui ou non, quelques détresseurs attendaient patiemment sur le pont d'en face... Lek s'en amuse aujourd'hui: "Il fallait savoir défendre son matériel et même si tu perdais à la baston, on pouvait te



respecter pour ça et, finalement, ne pas te dépouiller. C'était un peu un délire de chevaliers: ne pas esquiver le combat, ne surtout pas montrer sa peur." Le canal évidemment n'échappe pas à la règle. "C'était pas trop l'ambiance vélo ou footing à l'époque", remet Lek. Cabanes de SDF, camps de gens du voyage, maîtres-chiens gardant les rares usines encore debout, bandes de graffeurs rivaux et traînardes de toutes sortes constituent, au tournant des années 1990, les principaux éléments de décor. Lek longe alors les berges, histoire de s'inspirer, "un peu comme on va au musée", mais il attendra 1994 pour y peindre. La première fois, c'est avec un pote qui tague, Fleo. Lui est du quartier. De son appart' jusqu'au canal de l'Ourcq, il n'y a qu'un boulevard à quatre voies à traverser. Fleo connaît parfaitement les lieux, sait "où on peut peindre ou pas". Le graffiti, art par nature éphémère, est en effet un milieu aux conventions tacites, mais strictes: seuls les gros ont le droit de recouvrir les petits, jamais l'inverse. "Le graffiti, c'est beaucoup de capital symbolique, un peu comme le compagnonnage. Si t'as fait tes preuves, on te repasse pas comme ça", précise Amine Bouziane, journaliste à l'origine de nombreux articles et documentaires sur le sujet. Selon le code de cette nouvelle chevalerie du canal, chacun est censé connaître sa place au pied du mur. "C'est simple, résume Vision: les débutants

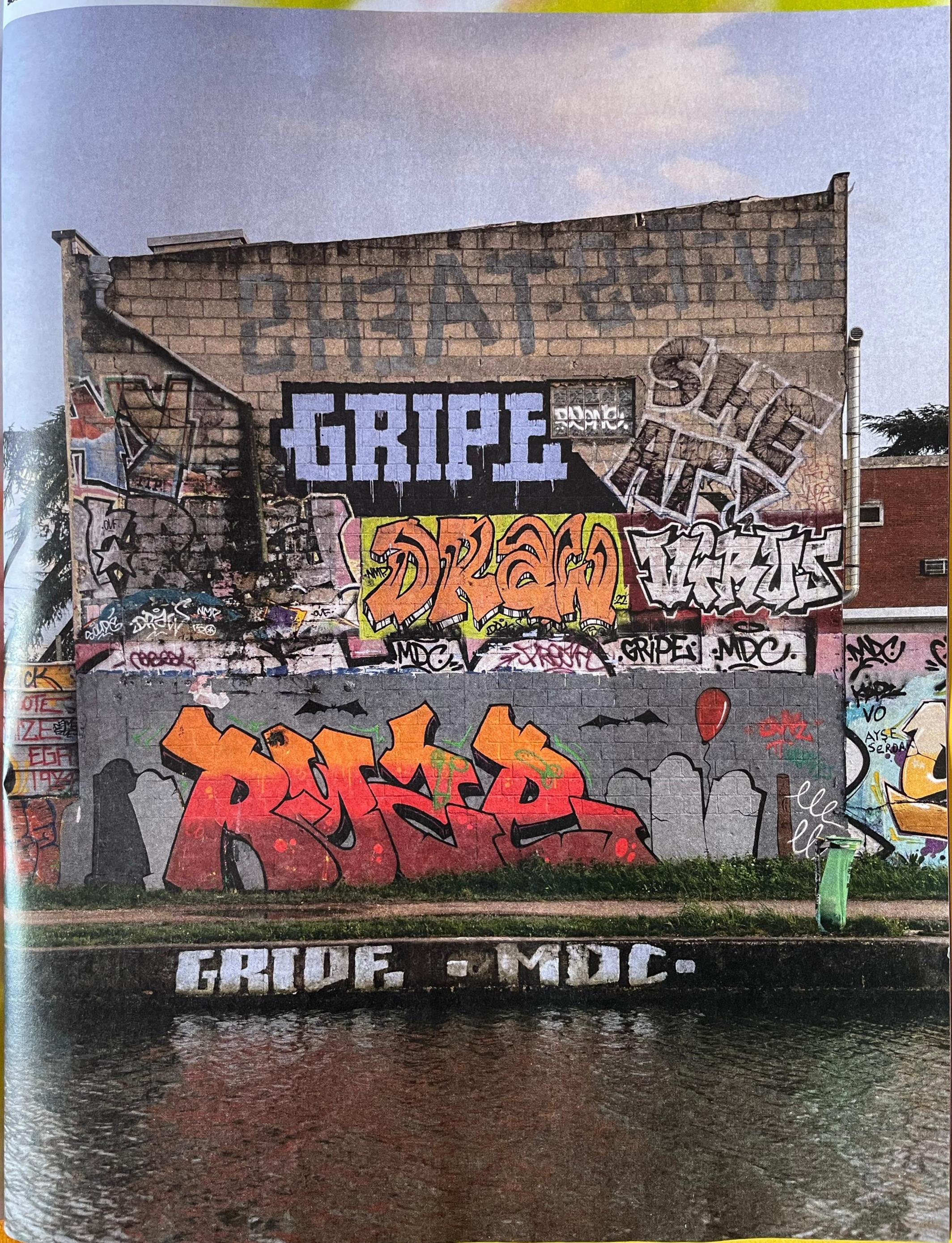
"Le jour où je me suis décidé à y aller, plus j'avancais, plus ça continuait. Je me suis dit 'putain, c'est pas possible, va falloir que je revienne'. Un coup de foudre" Zdare, graffeur

allaient aux extrémités, histoire de ne pas trop s'afficher ; les peintures, elles, peignaient face à l'entrepôt où c'est plus visible, car il fallait déjà être capable de faire des gros graffs afin qu'on puisse les voir du métro, où des milliers de personnes passent tous les jours." Dans cette logique, les zones les plus prisées sont les voies ferrées et le dépôt SNCF, pas loin du pont de la Folie, comme des voies de la ligne 5 du métro, du RER E et du TGV. Graffeur pourtant déjà expérimenté, Zdare se souvient qu'il a dû commencer par des "petits bouts de mur dégueulasses et cernés de ronces". Bien que les alentours soient délaissés, le graff est encore considéré le plus souvent comme du pur vandalisme et, bientôt, les sirènes arrivent. Lek, qui a eu son lot de gardes à vue au commissariat de Bobigny "pour un flag' ou juste des bombes dans un sac", visualise encore les motos de police longeant les berges à toute vitesse. Zdare, lui, se souvient d'une rencontre avec un berger allemand ayant échappé à l'attention de son maître... Des sueurs pas assez froides pour dissuader des graffeurs toujours plus nombreux. Créateur d'une chaîne YouTube intitulée "J'irai graffer chez vous", Disek explique: "Partout où j'ai voyagé, et notamment en Asie, les canaux sont de gros spots, car t'es un peu à l'écart, t'as du temps, d'immenses murs et le résultat est à la vue de tous." "On avait tous repéré les premières pièces des gros blazes de l'époque -Bando, Slice et Eko-, qui se voyaient des rails, renchérit Vision. On voulait tous y aller. T'as pas un graffeur parisien de plus 40 ans qui n'a pas peint là-bas." D'autant que bientôt, les rapports avec la police évoluent dans le bon sens. En 2002, une plainte commune de la RATP et de la SNCF entraîne

l'interpellation de dizaines de *writers*, tous menacés d'amendes colossales. Dix ans plus tard, le procès accouchera d'une souris. Mieux, la brigade anti-tags au sein de la police des transports est par la suite dissoute et fondue dans le groupe des "enquêtes transporteurs".

C'est qu'entre-temps, tout s'est accéléré, rendant le combat anti-graffitis perdu d'avance. Au tournant des années 2000, d'étranges acronymes se sont imposés sur les murs, en bas, en haut, à droite ou à gauche de chaque graff. Ils font office de blason: UV, TPK, CIA, TCP, ARM, TVA, CTS, ADK, MCT, TKC, ABC, ASG, LT27, 93MC... Des associations de lettres et de chiffres -rapides à taguer- que tout habitué des lieux finit probablement par mémoriser. Ils désignent les collectifs -les *crews*- créés depuis le début du mouvement, auxquels sont affiliés graffeurs et tagueurs. Ces signatures énigmatiques, le canal en déborde, jusqu'à devenir "le plus gros Hall of Fame de France", assure Zdare. La peinture envahit tout, les murs forcément, mais aussi les piliers de pont, les rambardes de passerelle, les bancs, les panneaux de signalisation... Ça peint de jour, et ça peint de nuit, grâce à l'éclairage indirect du dépôt du métro parisien. L'endroit de prédilection de Lek est "un mur au format panoramique" situé au niveau de Pantin. Un mur que les services de la mairie venaient nettoyer systématiquement de jour et qu'ils retrouvaient à nouveau coloré au petit matin.

Un autre mur pas prêt de retrouver sa virginité est celui que s'est octroyé le *crew* des CIA (Criminalz in Action). Ce collectif créé en 1990 s'est choisi une place de choix: pile à l'entrée du canal, à la sortie de la station Raymond-Queneau. Une œuvre monumentale d'une bonne vingtaine de mètres, aplat rouge bordeaux très foncé, lettrage en chrome. Le chrome? Un fond argenté aux contours noirs. Le style le plus répandu sur les quais, en raison de ses qualités réfléchissantes: lumière du jour, des phares des trains ou des voitures franchissant le pont, ajoutée aux reflets de l'eau, rien n'égale sa brillance. Ce chrome, les CIA reviennent, chaque année, à la belle saison et en équipe, le rafraîchir, refaire ses contours, raviver les couleurs autour ou... changer la fresque du tout au tout. Dans ces cas-là, les glaciers ne sont jamais loin, la musique non plus, les barbecues chauffent. L'âge aidant,



GRIDE

MDC

GRIDE

GRIDE

GRIDE - MDC -

des enfants viennent chahuter dans l'assemblée. Ce genre de festivités artistiques, les graffeurs les appellent les *jams*. Et c'est l'une des spécialités du coin. Jusqu'à une centaine de "fresqueurs" peuvent peindre ensemble. La superficie le permet, les lieux "graffables" s'étendent *grosso modo* de Jaurès, dans le XIX^e, jusqu'au parc de la Poudrerie, à Sevran. "T'es pas loin de la ville sans être soumis à ses contraintes, souligne Lek. T'es pas compressé, mais t'as quand même un paysage industriel, style Brooklyn. Ce type d'ambiance me fascine." Il n'est pas le seul: des crews de chaque pays s'invitent mutuellement, presque dans un esprit "de séjours linguistiques", note Amine Bouziane. Si l'on en croit les initiés, on aurait même déjà vu des Péruviens vider leurs bombes à "Boboche".

Aujourd'hui, il ne reste que quelques vieux entrepôts et des alignements de friches attendant opérations de terrassement et érection prochaine d'immeubles avec vue plongeante sur le canal

Zdare n'est pas du coin non plus. Originaire du 95, il a pourtant, comme tant d'autres, été aimanté par cette scène ouverte qui offre de la place pour tout le monde, pour tous les styles, sur des surfaces toujours plus vastes, diverses (parpaings, briques, béton, tôle...) et lisses, à la différence de la meulière, cette pierre parisienne plus difficile à graffer. "Le jour où je me suis décidé à y aller, plus j'avancais, plus ça continuait. J'ai fini par faire demi-tour en me disant 'putain, c'est pas possible, va falloir que je revienne'. Un coup de foudre." C'était il y a quinze ans. Aujourd'hui, ce quadra placide continue de se coltiner quatre heures de transport aller-retour pour aller peindre le plus régulièrement possible sur le canal, à tel point que tout le voisinage est aujourd'hui attaché à ses petits personnages bleus aux yeux exorbités inspirés de la série animée *Happy Tree Friends*, en vogue sur MTV

dans les années 2000. Dessinés à la plage, dans une voiture de police ou en Amérindiens, ils ont envahi joyeusement tous les abords du canal et se sont fondus dans le paysage. Une popularité locale qui a valu à leur créateur une commande de la mairie de Bobigny pour une campagne de communication à l'été 2022. Un projet de fresque sur un pont est aussi en discussion avec la municipalité voisine de Noisy-le-Sec. Peintre vandale d'un côté, pouvoirs publics de l'autre, la collaboration peut sembler étonnante au premier abord, mais elle représente, depuis longtemps, un deal bienvenu pour ce mouvement artistique précaire. "C'est un milieu aussi égotique que solidaire et tout y est prétexte au procès d'intention mais en réalité, c'est une porosité acceptée par la plupart, observe Amine Bouziane, pour qui la seule différence est qu'avant, c'était un pansement social et qu'aujourd'hui, il est davantage question d'embellissement et d'aménagement du territoire."

Tous les témoins le confirment. le regard sur le graff, comme sur le street art en général, a changé. Invader organise en grande pompe une exposition dans les anciens locaux du journal *Libération*, les murs autorisés se multiplient dans Paris et en banlieue, les festivals consacrés au graffiti pullulent et "les petites mamies viennent même se prendre en selfie avec nous", s'amuse Disek. Historienne de l'art, Thomasine Zoler anime, depuis trois ans, des croisières graffiti et street art sur le canal de l'Ourcq. Jusqu'à 200 personnes embarquent avec elle au départ de Jaurès. Lors de ses visites, la spécialiste tente de "péter les clichés, dont celui du jeune de banlieue à capuche errant la nuit", de bousculer les certitudes en expliquant que dans le graffiti, il y a certes l'œuvre picturale, mais aussi la dimension production libre et spontanée, la prise de risques, le rapport à l'espace, la camaraderie au sein des crews. "Quand ils descendent du bateau, certains me disent qu'ils ne regarderont plus la ville de la même façon. C'est le meilleur compliment que l'on puisse me faire." Aux côtés de Thomasine Zoler, Meuh, graffeur et journaliste, endosse également l'habit de conférencier, à la différence qu'il achève toujours ses visites par quelques coups de spray. Le rituel est immuable: après avoir demandé à son audience de choisir collégialement un mot ou un nom, il en dessine les

contours, puis prête ses bombes afin que certains s'amuse à remplir son lettrage. Le canal? Depuis son départ forcé de Beyrouth, où il a vécu dix ans, il habite tout près et l'arpente à longueur de temps. Sur la berge, au milieu des cyclistes et des runners, ce trentenaire longiligne est aisément repérable aux taches de peinture qui recouvrent son sac Eastpak, son jean noir et son blouson aviateur un peu défraîchi. Seules ses baskets Puma montantes blanches restent immaculées. Le voici posté à proximité de deux fresques peintes côte à côte sur un pilier du pont de la Folie et mises en valeur par un franc soleil d'hiver: l'une représente le rappeur Tupac, l'autre son ennemi éternel, The Notorious B.I.G. Deux des plus grands rappeurs des années 1990, embarqués dans une guerre fratricide et tous deux assassinés à six mois d'intervalle. Lors des visites qu'organise Meuh, ce mur peint par le graffeur Setra est celui qui a le plus de succès. "Les gamins n'ont pas forcément la réf', ce qui me fout un coup de vieux monstrueux, mais ce qui marche direct, ce sont les couleurs qui rappellent celles du cirque Pinder. Un truc commun à tous." Un peu plus loin, sur l'autre quai, le même Setra a portraituré une autre grande référence à la culture populaire: cette scène de *La Haine* où Vincent Cassel, face à son miroir, la main en forme de flingue, invective un ennemi imaginaire façon De Niro d'un: "C'est à moi qu'tu parles?" Là aussi, succès garanti.

Hormis ces quelques classiques, il est rare que les fresques perdurent le long du canal. "Dès que le temps est clément, ça peint sept jours sur sept, donc la moyenne de vie d'un graff, c'est souvent une semaine ou deux", annonce Meuh. "Tu finis ton mur et tu te manges de prendre ta petite photo, c'est le jeu", complète Vision. Un jeu dont il faut respecter un minimum les règles, encore une fois: celle concernant la hiérarchie implicite entre graffeurs, mais aussi celle bien plus concrète du rendu final. "Reprendre une place, ça veut dire ce que ça veut dire, rappelle Zdare. C'est de haut en bas, de gauche à droite, avec plus rien qui dépasse." Dans le cas contraire, situation éminemment conflictuelle, cela revient à "toyer" l'autre, autrement dit à le provoquer en ne recouvrant que partiellement son graff. "C'est comme un doigt d'honneur pile devant ta gueule en permanence", acte Meuh, qui évoque notamment quelques malentendus passés avec un collectif de street artistes



militantes féministes qui “*toyaient sans le vouloir et écrivaient sur des graffs ‘Libération lesbienne’ ou ‘Bois mes règles’.* Inévitablement, les insultes ont fusé. Elles les ont d’abord prises pour du sexisme, avant de capter la situation et de rectifier leur démarche, et aujourd’hui, tout le monde les respecte”. Une mansuétude dont ne bénéficieront pas, en revanche, certains organisateurs de team building, présents depuis peu sur le canal. L’expérience proposée est simple: resserrer les liens au sein de l’entreprise avec des bombes de peinture et en se défoulant sur les murs. Ce qui donne des tags maladroits célébrant la gloire de Total, Engie ou L’Oréal, parfois effectués sur des œuvres préexistantes et peintes par des gros noms. Meuh prévient: “*Un de ces quatre, des claques vont partir, des téléphones vont voler, des gens seront balancés à la baille et ce sera la faute des mecs d’école de commerce!*”

Cette question de l’espace disponible pour peindre est aujourd’hui cruciale. Car si les graffs n’ont cessé de s’étendre depuis la fin des années 1980, c’est donc désormais le processus tout à fait inverse

qui est en branle. Au fur et à mesure que les immeubles s’érigent dans un style post-industriel qui vante “l’esprit canal”, l’esprit d’antan, lui, s’envole. C’est le cas notamment à Pantin, où le contraste est saisissant avec le reste de la commune et son taux de pauvreté qui frôle les 30%. Une ville à deux vitesses, mais également aseptisée, voilà ce que craint particulièrement Meuh. “*Je vois bien les promoteurs nous demander, un jour, une grande fresque street art sur le vivre-ensemble ou un truc dans le genre,* dit-il en riant jaune, lui qui regrette la multiplication des chantiers du Grand Paris. *Pour trouver de beaux terrains, il va falloir aller de plus en plus loin.*” Ce genre d’inquiétudes, un graffeur comme Feito –réputé pour être l’un des plus gros cartonners actuels de rames du métro parisien– les balaye d’un revers de main. Pour lui, le canal ne mérite pas une si belle réputation, et seul le vandale pur a du sens: “*Tous ces lieux tolérés, c’est gaspiller de la peinture. C’est une approche du graff sans grande saveur. Dès le lendemain, quelqu’un d’autre te repasse et t’es content? Il faut vraiment accorder peu d’importance à ce que tu fais.*” Shuck2,

presque 40 ans de graff dans les pattes, explique: “*Il y a toujours eu cette petite guerre entre ceux qui font du terrain – qui parfois étaient moins considérés– et ceux qui font du vrai vandale, car choisir les voies ferrées, c’est voir tes graffs subsister pendant de longues années.*” Le fait est que peu de graffeurs sortent les violons malgré la fin programmée du canal. Lek: “*On ne va pas commencer à dire que c’était mieux avant. La nouvelle génération a déjà trouvé de nouveaux spots, sous terre ou en haut des immeubles, comme de nouvelles manières de peindre. La ville évolue et nous pousse à évoluer avec.*” Tous reconnaissent d’ailleurs que Paris n’a jamais été autant sous les bombes qu’aujourd’hui. Trains défoncés, RER éclatés, métros colorés, “*sans compter le périph, les autoroutes, les tunnels, les camions. Même un Caddie chez Auchan, il y a un tag dessus*”, se marre Sect. Quant au canal, même lui n’a pas dit son dernier mot. Depuis que le mur devant le dépôt SNCF, là où tout avait commencé, a été abattu, une enfilade de palissades de chantier a été installée. Toutes blanches immaculées. Toutes cartonnées dès le lendemain. ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR VB ET GD